

Littérature et nation en contexte germanique : un attelage problématique

Bénédicte TERRISSE
Université de Nantes
CRINI, EA 1162
benedicte.terrisse@univ-nantes.fr

Résumé

1945 marque une rupture pour la question de l'identité germanique dévoyée par le régime national-socialiste qui a perpétré en son nom l'extermination des Juifs d'Europe. Le discrédit jeté sur l'idée d'identité nationale détermine les approches littéraires contemporaines, sans que pour autant la question du rapport à la nation ne disparaisse du champ des investigations. En effet, d'une part, la littérature continue d'apparaître déterminante pour l'étude de la constitution de la nation allemande comme entité culturelle aux XVIII^e et XIX^e siècles ; d'autre part, appréhendée de façon critique comme 'mythe', ensemble de stéréotypes ou construction idéologique à démonter, la nation fait l'objet de nombreuses études littéraires s'inscrivant dans les courants théoriques de l'imagologie et de l'« *interkulturelle Germanistik* ». Pour finir, on se demandera dans quelle mesure la vogue de la littérature germanophone, post- ou transnationale correspond à une manière détournée d'aborder la question taboue ou si elle constitue une véritable proposition alternative au concept de nation peu productif en contexte littéraire germanique, voire définitivement caduc – comme le décrétait Goethe à propos de la littérature nationale lorsqu'en 1827 il lui opposait ce qu'il appelait la « *Welt-Literatur* ».

Abstract

1945 markiert einen Bruch hinsichtlich der deutschen Identität, die von dem nationalsozialistischen Regime nationalistisch-rassistisch übersteigert wurde. Unter Berufung auf das „Deutschtum“ wurde der Mord an den Juden Europas begangen. Der Misskredit, in den die Idee der nationalen Identität geriet, bestimmt die gegenwärtigen Ansätze der Literaturwissenschaft, ohne dass jedoch die Frage nach dem Verhältnis von Literatur und Nation völlig aus der Forschungsdiskussion verschwände.

Denn einerseits spielt die Literatur eine entscheidende Rolle bei der Entstehung der deutschen Nation als kulturelles Konstrukt im 18. und 19. Jahrhundert. Andererseits wird die Nation oft aus einer kritischen Perspektive weiter untersucht und als ‚Mythos‘, Gesamtheit von Stereotypen oder ideologisches Gebilde entlarvt, das es infrage zu stellen gilt. Auf diese Weise bleibt die Nation der beliebte Gegenstand einer kulturwissenschaftlich angelegten Literaturwissenschaft, die sich an den theoretischen Ansätzen der Imagologie und der interkulturellen Germanistik orientiert. Schließlich wird der Frage nachgegangen, ob die Hochkonjunktur, die eine ‚germanophone‘, ‚post- bzw. transnationale‘ Literatur gerade erfährt, als indirekte Behandlung des tabuisierten Themas aufzufassen ist, oder vielmehr eine ernstzunehmende Alternative zu dem im deutschsprachigen literaturwissenschaftlichen Kontext wenig fruchtbaren, wenn nicht gar ausgedienten Begriff der Nation darstellt – wie Goethe seinerzeit schon behauptete, als er 1827 dem Projekt einer Nationalliteratur die „Welt-Literatur“ gegenüber stellte.

Mots-clés : littérature, nation, identité, interculturalité, postnational, Allemagne, transferts culturels, Pascale Casanova

Schlagwörter : Literatur, Nation, Identität, Interkulturalität, postnational, Deutschland, Kulturtransfers, Pascale Casanova

Plan

I. Littérature et nation : quelles articulations ?

1. La langue nationale comme langue littéraire : XVI^e – XVIII^e siècle
2. La 'littérature nationale' : l'histoire littéraire comme auto-affirmation de la nation
3. La littérature comme représentation de la nation
4. Littérature et mémoire collective : les mythes nationaux

II. Littérature et politique : enjeux littéraires de la question

1. National versus universel : deux modes concurrents de création de la valeur littéraire
2. Kafka et la 'littérature mineure'
3. Contre la nation (tout contre) : perspectives contemporaines
Le démontage de la nation
Antidote à la nation : la redécouverte de la « *Welt-literatur* »
La nation, un concept obsolète ? : les « littératures postnationales »

En guise de conclusion

De mars à juin 2013, une exposition intitulée « De l'Allemagne » a été présentée au Louvre. La polémique virulente à laquelle elle a donné lieu en Allemagne est révélatrice des apories inhérentes à la question de l'identité allemande et à celle d'un art national, en particulier lorsqu'ils sont appréhendés d'un point de vue non allemand. L'opinion publique allemande a eu beau jeu de souligner le caractère réducteur des choix opérés parmi les œuvres exposées : l'exposition ignorait des œuvres majeures des XIX^e et XX^e siècles qui se démarquaient de la ligne directrice et téléologique choisie par les curateurs. Celle-ci conduisait en effet tout droit du romantisme au national-socialisme, qui dès lors serait la fin, au sens de finalité et d'anéantissement, de l'idée de nation allemande.

Mais comment rendre justice à la pluralité d'une nation lorsqu'on choisit pour fil directeur la question de l'identité¹ ? Et peut-on traiter la nation autrement qu'à travers le prisme de l'identité ? Enfin, plus spécifiquement, la question de l'identité germanique ayant été dévoyée par le régime national-socialiste qui a perpétré en son nom l'extermination des Juifs d'Europe, est-il possible encore de parler d'identité nationale en contexte germanique sans faire du nazisme l'extrémité à laquelle la notion vient se heurter ?

Autrement dit, la question du rapport entre littérature ou art et nation est-elle datée, au double sens d'historiquement située et de surannée ? C'est-à-dire : la question ne concerne-t-elle que l'étude d'une époque révolue, devenue historique (la période de la formation de la nation allemande), ce qui expliquerait des choix forcément controversés pour les périodes ultérieures ? Ou bien est-elle simplement devenue caduque au regard de la mondialisation ? Paradoxalement, une telle exposition et une telle polémique semblent témoigner de l'actualité toujours brûlante de la question de la nation.

¹ P. NEAU, « 'De l'Allemagne', mais de quelle Allemagne ? Réflexions sur une exposition controversée », *Allemagne d'aujourd'hui*, CCIV, avril-juin 2013, p. 7-18.

Cette contribution se présente comme un parcours à travers la boîte à outils théoriques élaborée par les chercheurs sur la question du rapport entre littérature et nation. Elle se propose d'appréhender de quelle manière et dans quelle mesure le paysage des recherches actuelles en études germaniques, littéraires et comparatives, est concerné par l'idée de 'nation'. Le concept de nation y restera volontairement un peu 'flottant', dans la mesure où chaque approche littéraire redéfinit à sa manière, et plus ou moins explicitement, ce qu'elle entend quand elle traite de la 'nation'.

Nous procédons en deux temps. La première partie tente de faire le tour des différentes articulations possibles entre littérature et nation (par la langue, l'histoire littéraire nationale, la notion de représentation, et celle de mémoire) du point de vue de la nation. La deuxième partie aborde la question du rapport entre littérature et nation du point de vue de la littérature, c'est-à-dire considérée comme prenant place dans un questionnement littéraire plus large et familier, celui du rapport entre littérature et politique.

Dans ce parcours, les termes « national » et « international » seront sans cesse croisés. Nous considérons comme un acquis de la recherche le fait que la nation se fabrique en relation avec l'international. Le terme « fabrique » nous conduit à éclairer un deuxième présupposé : le fait de travailler à partir de la littérature implique en grande partie de considérer que la nation est une fabrication, c'est-à-dire un objet culturel.

I. Littérature et nation : quelles articulations ?

La question s'articule à une constellation proprement germanique, comme le souligne Michael Werner :

Le postulat d'une culture nationale par les penseurs allemands du XVIII^e siècle (Herder en est le protagoniste le plus influent) précède en Allemagne l'instauration de l'État-nation. De ce fait, la culture, et par là même, la littérature se trouvent investies d'une fonction fondatrice, qui lui fait défaut en France. Elles cristallisent une pensée nationale pré-étatique et servent de lieu d'identification et de projection à un sentiment national en devenir².

1. La langue nationale comme langue littéraire : XVI^e - XVIII^e siècle

Le lien le plus évident qui unit littérature et nation est d'abord celui de la langue. Dans le domaine germanique, la traduction de la Bible par Luther, de 1521 à 1534, est emblématique de cette relation. La traduction de Luther joue le rôle d'acte fondateur, donnant naissance à la langue allemande dans sa double dimension de langue nationale et de langue littéraire (et même triple : langue religieuse, fondement du protestantisme), comme l'a montré Antoine Berman. Luther crée une langue « qui s'élève d'une certaine manière au-dessus de la multiplicité des *Mundarten* [dialectes] sans pour autant les renier ou les écraser³ ». L'allemand de Luther s'efforce de garder son lien avec le peuple tout en étant « dé-

² M. WERNER, « La place relative du champ littéraire dans les cultures nationales. Quelques remarques à propos de l'exemple franco-allemand », in M. Werner et M. Espagne (éd.) *Philologiques III. Qu'est ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 1994, p. 18.

³ A. BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1984, p. 46.

dialectisé⁴ ». « [P]ierre angulaire de la Réforme », la traduction de Luther est aussi une « première et décisive auto-affirmation de l'allemand littéraire⁵ ». Luther est célébré comme un écrivain, « un créateur de langue⁶ », par Herder et Klopstock. Dans cette double naissance de l'allemand comme langue nationale et comme langue littéraire, littérature et nation apparaissent tout à la fois comme des notions consubstantielles et construites, l'invention de la langue nationale reposant sur des procédés de délimitation, d'une part, par rapport à la diversité des dialectes, que Berman définit comme autant de langues populaires nationales, et, d'autre part, par rapport au latin, la langue écrite dominante à l'époque (Luther traduit la Bible du latin notamment). Dès le départ, la constitution de la nation met en jeu une dialectique du propre et de l'étranger, l'identité linguistique, nationale et littéraire prenant son origine dans une volonté de distinction.

Johann Gottfried Herder, au XVIII^e siècle, pose l'équivalence entre langue et nation de manière encore plus évidente⁷. « L'âme de la nation » réside dans « le génie de la langue⁸ ». L'affirmation de la nation, ici, est culturelle, et la langue est son instrument privilégié⁹. Par opposition au modèle historique et littéraire de l'universalisme français reposant sur l'aristocratie et une forme de cosmopolitisme, Herder fait du « peuple » le réservoir de ce « génie » national qui se confond avec le « génie de la langue ». Le peuple désigne « tous ceux qui possèdent une langue et une culture communes et en sont conscients¹⁰ ». Cette conception donne le coup d'envoi à la collecte des chants populaires, et les écrivains romantiques, comme Clemens Brentano et Achim von Arnim, auteur du recueil de *Volkslieder Des Knaben Wunderhorn* (1805-1808), ou les frères Jacob et Wilhelm Grimm, qui publient les *Kinder- und Hausmärchen* (1812-1858), prennent part à ce que Pascale Casanova qualifie de projet de « soumission des productions » littéraires « aux normes nationales¹¹ ». La construction de « littératures nationales authentiques¹² » passe par l'identification de la culture nationale à la « culture populaire ». Cet adossement du national au populaire se répand à l'ensemble des nations européennes dominées à l'époque par le modèle français. Ainsi, Anne-Marie Thiesse rappelle que les *Volkslieder* de Herder contiennent non seulement de la poésie allemande, mais aussi « des chants populaires lapons, écossais et scandinaves¹³ ». Ici encore la fabrication des identités nationales ne se comprend pas en dehors d'une dynamique internationale. Michael Werner et Michel Espagne parlent à ce sujet de « fondement interculturel » du national¹⁴.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 47.

⁶ *Ibid.*

⁷ P. CASANOVA, *La République mondiale des lettres* [1999], Paris, Seuil, 2008, p. 121.

⁸ A.-M. THIESSE, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle* [1999], Paris, Seuil, 2001, p. 37.

⁹ P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 121. Cf. aussi M. WERNER et M. ESPAGNE, « Avant-propos », in *op. cit.* p. 9 : « [P]ar rapport à la France où l'on a insisté davantage sur l'objectivation de la nation sous forme d'un État unitaire ».

¹⁰ E. FRANÇOIS et H. SCHULZE, Hagen, « Volk » in *Deutsche Erinnerungsorte* [2001], München, Verlag C. H. Beck, Bd. 1/3, 2009, p. 273.

¹¹ P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 121.

¹² A.-M. THIESSE, *op. cit.*, p. 40.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ M. WERNER et M. ESPAGNE, *op. cit.*, p. 7.

2. La 'littérature nationale' : l'histoire littéraire comme auto-affirmation de la nation

Dans « Qu'est-ce que la littérature nationale ? », Werner et Espagne définissent le rapport entre langue littéraire et littérature nationale en ces termes : « La langue littéraire » est « le support et le produit d'une littérature nationale¹⁵ ». L'idée de nation culturelle s'incarne dans l'histoire littéraire « écrite par les premiers historiens [...] selon une perspective nationale ». Ces histoires littéraires, qui remplissent la fonction « d'auto-affirmation » de chaque culture nationale et « fondent la légitimité de la littérature nationale¹⁶ », sont cependant construites elles aussi dans un rapport d'interdépendance avec les modèles étrangers et sont « traversées par un réseau de relations interculturelles¹⁷ » qui remettent en cause en un sens les principes dont elles se réclament.

Si la notion de « transferts culturels » forgée au milieu des années 1980 par Michael Werner et Michel Espagne théorise la dynamique du national et de l'international, elle la réduit cependant aux interactions ou échanges privilégiés entre deux ou trois nations. La théorie des transferts culturels trouve son origine dans la volonté de « corriger une approche du domaine germanique trop exclusivement centrée sur l'Allemagne¹⁸ » en mettant en évidence « les formes de métissage souvent négligées au profit de la recherche des identités¹⁹ » dans les travaux portant sur « les espaces nationaux²⁰ ». Ainsi, malgré le recours à l'adjectif « culturel », c'est bien la question de la nation qui est au centre de cette théorie. Les transferts culturels sont ainsi définis comme étant « plus particulièrement liés à l'autoperception des groupes comme nation²¹ ». Parce que ce mécanisme suppose de faire des espaces nationaux l'échelle de référence, Michel Espagne circonscrit « l'efficacité » la plus grande du « mécanisme des transferts culturels²² » à la période allant du milieu du XVIII^e siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale. On peut se demander, en effet, si à l'heure actuelle l'échelle de référence n'est pas plutôt celle du local, du régional, ou encore l'échelle européenne ou mondiale.

3. La littérature comme représentation de la nation

Les approches suivantes ne considèrent plus la « fonction fondatrice » (M. Werner) de la littérature dans la fabrique de la nation allemande, cette dernière étant comprise comme culturelle et littéraire avant d'être étatique, mais envisagent les textes littéraires comme des réservoirs d'images de la nation.

Cette approche du rapport entre littérature et nation en termes d'image ou de représentation caractérise une branche de la littérature comparée appelée 'imagologie'. Il s'agit d'étudier dans la littérature de son pays et dans la littérature étrangère les images liées à la nation. L'imagologie met en jeu le rapport spéculaire/en miroir entre image de soi et image de

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*, p. 10.

¹⁸ M. ESPAGNE, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 1999, p. 12-13.

¹⁹ *Ibid.*, p. 1.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 2.

l'autre²³. Ces études s'appuient sur l'analyse des caractéristiques nationales qui se font jour dans le texte littéraire. Selon Manfred Beller, celui-ci fixe par écrit sous la forme de clichés et de *topoi* rhétoriques les préjugés et les jugements sur les peuples et les pays. Pour ce faire, l'imagologie emprunte à la psychologie sociale les notions d' « autostéréotypes et d'hétérostéréotypes » qu'elle comprend comme occupant une part déterminante de l'imagination littéraire. Dans cette perspective, les textes littéraires ne sont pas utilisés pour leur valeur esthétique mais en vue d'une histoire culturelle ou d'une histoire des mentalités. Ruth Florack, dans le chapitre introductif à son ouvrage *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen*²⁴ complète l'ancrage théorique de ces approches. L'étude du rôle de la littérature dans la communication des clichés nationaux est aussi un objet privilégié de la « *Interkulturelle Germanistik* ». La constitution de l'étranger et du propre apparaît même comme un enjeu majeur des études culturelles de « xénologie ». Dès lors, c'est moins l'imaginaire littéraire que l'on va mobiliser que l'ethnopsychologie : c'est-à-dire les théories concernant la psychologie des peuples, au sens ethnique. Ruth Florack situe ici les limites de ces approches qui risquent de rester prisonnières de l'idée d'identité nationale, quand elles ne l'essentialisent pas dans une sorte de glissement du concept de nation à celui de cultures et de peuples (*Nationen/Völker/Kulturen*), transformant des données culturelles en données naturelles. Florack interroge la possibilité même de faire l'histoire des mentalités avec la littérature, en mettant en doute les présupposés de départ qui font de la littérature l'image ou le reflet d'une réalité et identifient les auteurs à une identité collective. Pour elle, les stéréotypes sont à comprendre comme un fonds commun, ancré dans un savoir collectif qui dépasse les frontières. La notion de « caractères nationaux » est une personnification de la nation qui tend à naturaliser des différences culturelles.

Ainsi l'articulation entre littérature et nation fait-elle surgir la question des définitions de la nation. Dans son habilitation, publiée en 2002 et intitulée « Littérature et unité allemande », Stefan Neuhaus prend le parti de restreindre le terme de nation à sa définition étatique, c'est-à-dire juridique. Il la définit comme « le regroupement d'un territoire dans un État-nation²⁵ ». Il s'agit pour lui d'étudier l'image (*Vorstellung*) que les textes littéraires esquissent de l'unité nationale et le rôle qu'ils jouent dans la formation de l'opinion (*Meinungsbildung*) à ce sujet²⁶. Son corpus s'étend de 1804 (Schiller, *Wilhelm Tell*) au milieu des années 1990, c'est-à-dire à la littérature de la *Wende*, entendue comme l'ensemble des textes qui traitent de la chute du Mur et de l'unification allemande 1989/1990. Le mérite de cette perspective est de démontrer l'existence sur un temps long de la question étatique allemande et de dessiner un pont entre la période du XIX^e siècle et la période post-RDA. Ainsi cette étude semble-t-elle réfuter *de facto* l'argument d'obsolescence de la question. Le corpus de Neuhaus réunit à la fois des textes affirmatifs (patriotiques ou nationalistes) et des textes critiques qui mettent au jour les idéologies et démontent les symboles nationaux : Ernst Moritz Arndt (auteur de chants patriotiques) côtoie Heinrich Heine, célèbre pour son ironie. Neuhaus a recours à un appareil méthodologique léger et traditionnel : l'unité allemande est étudiée comme un motif ou un thème littéraire, avant d'être rapportée en conclusion à la question du mythe littéraire.

²³ M. BELLER, *Eingebildete Nationalcharaktere*, Göttingen, V&R unipress, 2006.

²⁴ R. FLORACK, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen : nationale Stereotype in deutscher und französischer Literatur*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 2001.

²⁵ S. NEUHAUS, *Literatur und nationale Einheit in Deutschland*. Tübingen, Francke Verlag, 2002, p. 61.

²⁶ *Ibid.*, p. 19.

4. Littérature et mémoire collective : les mythes nationaux

La notion de mythe littéraire met en évidence le lien entre littérature et mémoire collective. Aleida Assmann, angliciste, auteur d'ouvrages de référence sur la mémoire dans la littérature et les arts, notamment *Erinnerungsräume*²⁷, définit la nation comme « communauté de la mémoire²⁸ ». La littérature, lorsqu'elle s'empare de sujets historiques, contribue à la transformation de l'histoire en mythe national, « créant des formules et des symboles par lesquelles l'histoire s'inscrit dans la mémoire nationale²⁹ », c'est-à-dire la mémoire collective de la nation. Par sa contribution à l'élaboration de mythes nationaux, la littérature rend service à la communauté et à la société, elle sert de ciment, en même temps qu'elle s'expose à être instrumentalisée. La mémoire collective joue un rôle central dans la constitution des identités collectives et ici de celle de la nation.

Herfried Münkler définit les mythes nationaux comme de grands récits participant à la fabrication des identités nationales. Ce faisant, il met l'accent sur la composante spécifiquement narrative des mythes nationaux forgés à partir de textes littéraires et définit les mythes comme « le fondement narratif de l'ordre symbolique d'une communauté³⁰ ». De cette composante narrative résulte la grande plasticité des mythes nationaux, leur capacité à être racontés et modifiés à l'infini, ce en quoi ils se distinguent de la fixité du « dogme », dans laquelle une suprématie de l'image et de la dimension iconique risque de les faire sombrer. Münkler rappelle néanmoins la différence qui sépare un texte littéraire d'un mythe : le passage de l'un à l'autre suppose de simplifier et de faire disparaître les ambivalences. Reprenant la définition que Roland Barthes en donne dans ses *Mythologies* (1957), Münkler envisage le mythe comme un métalangage mensonger qui fait passer le résultat de processus historiques pour des données naturelles, immuables, figées. À l'inverse de Barthes, cependant, qui associe mythe et mystification à la langue politique de la petite bourgeoisie de droite, Münkler rappelle les nombreux mythes politiques utilisés par les régimes communistes, notamment en RDA. Mais le récit simplificateur et illusionnant qu'est le mythe remplit selon Münkler des fonctions précises : il joue un rôle d'orientation pour l'avenir auprès des membres d'une communauté et de ressources émotionnelles pour la politique. Les principaux mythes nationaux allemands sont, selon Münkler, le mythe de Barberousse (empereur romain germanique du XII^e siècle), des Nibelungen et le mythe du pacte avec le diable (Faust). 1945 apparaît comme un tournant majeur : tous les mythes politiques germaniques sont brutalement désavoués³¹. La RDA et la RFA empruntent alors des voies distinctes : la RDA fabrique de nouveaux mythes (l'antifascisme, l'ouvrier), tandis qu'en RFA on peut se demander si la consommation, la prospérité et la performance industrielle ne tiennent pas lieu de mythes nationaux.

Münkler interprète le mythe national comme un mythe politique et met en évidence une dimension du sujet qui avait été éludée jusqu'à présent : l'articulation de la nation et de la littérature reconduit en des termes plus précis et dans une interrogation plus resserrée le diptyque classique littérature et politique.

²⁷ A. ASSMANN, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses* [1999], München, C. H. Beck, 2011.

²⁸ *Ibid.*, p. 81.

²⁹ *Ibid.*, p. 80.

³⁰ H. MÜNKLER, *Die Deutschen und ihre Mythen* [2009], Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuchverlag, 2011, p. 12.

³¹ *Ibid.*, p. 18.

II. Littérature et politique : enjeux littéraires de la question

Si l'on relit le parcours accompli jusqu'à présent à travers les différentes approches théoriques, la littérature apparaît toujours dans une position de sujétion par rapport au politique : les textes littéraires ne sont jamais considérés pour eux-mêmes, c'est-à-dire du point de vue de leur littéarité, mais utilisés à des fins culturelles, historiques, mémorielles, qui se rejoignent toutes dans leur dimension politique, comprise au sens large de la *polis*, de la vie de la cité ou de la communauté. Ces approches se servent du matériau littéraire mais ne reposent pas sur des analyses stylistiques ou esthétiques et semblent exclure toute considération d'ordre poétique, c'est-à-dire relative à une théorie littéraire. La question de l'articulation entre littérature et nation ne peut-elle être envisagée d'un point de vue spécifiquement littéraire, qui subordonne le politique à un questionnement littéraire ?

1. National versus universel : deux modes concurrents de création de la valeur littéraire

Il est frappant de constater que, parmi les textes rassemblés pour la période de 1800 à 1990 par Stefan Neuhaus, des auteurs comme Goethe ou Kafka, c'est-à-dire les auteurs germanophones les plus reconnus, consacrés au niveau international, ne sont pas représentés. La question de la nation n'occupe en effet pas le premier plan de leurs réflexions. Tout au contraire : Goethe, comme nous allons le voir plus loin, a forgé le premier le terme de « littérature mondiale » (*Welt-Literatur*) en 1827 et l'œuvre de Kafka, écrivain juif d'origine tchèque de langue allemande, semble transcender les frontières nationales, se caractériser par une forme d'exterritorialité essentielle, dont on fait dériver une valeur universelle.

La question du rapport entre littérature et nation révèle ainsi la ligne de fracture entre deux canons antithétiques, c'est-à-dire entre deux modèles de normes esthétiques et idéologiques. Ce partage réédite la ligne qui sépare un canon moderne, du côté de l'autonomie de la littérature, qui serait dès lors pure et universelle, d'un canon antimoderne, situé du côté de la soumission au politique et au national³². Cette opposition entre littérature nationale et littérature universelle est également transposable au plan sociologique et recoupe le partage entre littérature populaire (au sens sociologique moderne) et littérature élitiste³³. Se consacrer à la question du rapport entre littérature et nation reviendrait dès lors à se pencher sur un canon antimoderne, de forme conventionnelle (réalisme, roman) et de tradition populaire. Inversement, l'internationalité³⁴ apparaît comme l'un des traits constitutifs de la poésie moderne de 1910 à 1945, si l'on en croit le poète et essayiste Hans Magnus Enzensberger (né en 1929) qui publie en 1960 son *Museum der modernen Poesie*, une anthologie de poésie mondiale, qu'il fait suivre d'une postface intitulée « la langue mondiale de la poésie moderne³⁵ ».

Cette perspective permet de lier formes d'écriture, principes poétiques et questions politiques, mais surtout elle met au jour deux stratégies opposées de légitimation dans le champ littéraire international. La révolution opérée au XIX^e siècle par les théories de Herder qui revendiquent le lien entre « littérature et nation comme un accomplissement³⁶ », « contre la définition

³² P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 286. Cette polarisation reconduit selon elle l'opposition réalisme vs formalisme.

³³ *Ibid.*, p. 289.

³⁴ L'anthologie rassemble des textes issus de trente-cinq pays, la traduction y joue un rôle majeur.

³⁵ H.-M. ENZENSBERGER, « Nachwort », in *Museum der modernen Poesie* [1960], Frankfurt am Main, Suhrkamp Taschenbuch, Bd. 2, 1980, p. 765-784.

³⁶ P. CASANOVA, *op. cit.*, p.156.

autonome de la littérature, permet l'élargissement de l'univers littéraire et l'entrée dans la concurrence littéraire de nouveaux protagonistes³⁷ ». Pascale Casanova continue en ces termes :

Ainsi, à partir de la révolution herderienne, [...] l'espace littéraire international est donc désormais structuré entre, d'un côté, au pôle autonome, les espaces littéraires les plus dotés en ressources littéraires, qui servent de modèle et de recours à tous les écrivains revendiquant une position d'autonomie dans les espaces en formation (c'est là que Paris est constitué en capitale littéraire universelle 'dénationalisée' et qu'une mesure spécifique du temps de la littérature s'est instituée), et, de l'autre, les espaces littéraires démunis ou en formation et qui sont dépendants à l'égard des instances politiques – nationales le plus souvent³⁸.

La relation entre littérature nationale et littérature universelle ne relève toutefois pas de l'antithèse figée. Elle est l'expression de rapports de force mouvants qui traversent le champ littéraire et la frontière entre les deux n'est pas hermétique : le recours à la nation est la stratégie des littératures dominées, l'invocation de l'universel, celle des littératures dominantes. En passant du statut de dominées à celles de dominantes, les littératures troquent la rhétorique nationale pour celle de l'universel³⁹. Inversement, « même les plus internationaux des écrivains, au moins pendant la période de genèse de leur œuvre, sont d'abord définis, malgré qu'ils en aient, par leur espace littéraire et national originel⁴⁰ », Pascale Casanova étudie en ce sens l'œuvre des écrivains consacrés au niveau international que sont Beckett et Kafka⁴¹.

2. Kafka et la 'littérature mineure'

Au même titre que la littérature nationale, l'universel littéraire est donc une construction⁴². L'universel est le fruit de la 'transmutation' opérée par la consécration des capitales littéraires (traduction, lectures critiques, prix⁴³), et en particulier Paris, qui dés-historise, « ennobl[issent], internationalise[nt], universalise[nt], mais ignore[nt] tout ce qui a permis l'émergence d'une [...] œuvre [particulière]⁴⁴ ». À coup sûr, l'un des grands mérites de l'ouvrage de P. Casanova réside dans le démontage de ce qui reste l'un des derniers mythes littéraires contemporains et qu'elle appelle « l'idéologie non nationaliste de la littérature⁴⁵ » et décrit comme « la fable d'un univers enchanté, royaume de la création pure, meilleur des mondes où s'accomplit dans la liberté et l'égalité le règne de l'universel littéraire⁴⁶ » – fiction qui dépolitise et occulte les rapports de force qui régissent l'organisation de l'espace littéraire mondial et l'interdépendance entre la rhétorique nationale et la rhétorique universelle au fondement de l'œuvre des écrivains.

L'exemple le plus fragrant pour P. Casanova est la relecture que Deleuze et Guattari font du passage du journal de Kafka, dans lequel celui-ci évoque la « *Literatur der kleinen Nationen* ». Cette relecture donnera lieu au fameux texte « Qu'est-ce qu'une littérature

³⁷ *Ibid.*, p.158.

³⁸ *Ibid.*, p.163.

³⁹ *Ibid.*, p. 286.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 272.

⁴¹ *Ibid.*, p. 228-229.

⁴² Cf. le chapitre « La fabrique de l'universel », *ibid.*, p. 189.

⁴³ *Ibid.*, p.190.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 228.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 31.

mineure ? » paru en 1975⁴⁷. Dans son journal, à la date du 25 décembre 1911, Kafka décrit à partir de l'exemple de la littérature juive à Varsovie, en particulier de la troupe de théâtre yiddish dirigée par Isak Löwy, la force de l'engagement pour la littérature qui anime le peuple des petites nations. Selon lui, les petites nations se définissent par le fait qu'elles ne disposent pas encore de capital littéraire, n'ont pas de grands auteurs ni d'histoire littéraire, et que donc la littérature est affaire de tous parce qu'il s'y joue l'identité de la nation. Pour Casanova, ce passage de Kafka se caractérise par son étonnante lucidité sur les rapports de domination dans le champ littéraire entre littératures anciennes, dominantes, dotées de capital symbolique et se réclamant de l'universel, et les littératures émergentes et dominées, se fondant sur l'idée de peuple et de nation⁴⁸. Deleuze et Guattari font de Kafka un auteur politique, mais au sens décontextualisé et anachronique de « subversion », qui occulte la question de la nation. Casanova résume : « Kafka serait un auteur politique sans véritables préoccupations politiques, qui ne se soucierait pas des questions politiques brûlantes de son temps⁴⁹ ». L'essai de Deleuze et Guattari qui décrit le travail de sape, de « déterritorialisation⁵⁰ », qu'opère une 'langue mineure' à l'intérieur d'une 'langue majeure'⁵¹, minant finalement l'idée même de littérature nationale, deviendra l'un des textes de référence de la critique postnationale et postcoloniale⁵². Par cet exemple emblématique de ce que peut être un contre-sens productif, on voit s'opérer le passage du paradigme national au paradigme postnational.

3. Contre la nation (tout contre) : perspectives contemporaines

Les exemples de trajectoires d'écrivains analysés par Pascale Casanova datent pour certains du XX^e siècle mais ne ciblent pas en priorité la période contemporaine. Or, même si l'on admet l'interdépendance du national et de l'international pour la création littéraire, l'approche dominante la recherche contemporaine en littérature germanique semble se définir en opposition à la notion de « nation », si bien que l'on peut se demander si cette contestation de la nation ne caractérise pas précisément la relation qu'entretiennent actuellement la littérature et la nation observées d'un point de vue littéraire. Cette relation serait de fait une « anti-relation ».

Dans son célèbre essai « Réflexions sur l'exil », paru initialement en 1984, Edward Said place le nationalisme et l'exil dans une relation d'interdépendance et de construction réciproque : le nationalisme et l'exil se nourrissent l'un de l'autre, naissant chacun en réaction à l'autre⁵³. Si de ce fait le nationalisme ne disparaît pas du spectre du questionnement, Said fait néanmoins de l'exil le contexte d'écriture de la plupart des œuvres « de la culture occidentale moderne⁵⁴ ». S'appuyant sur le mot 'extraterritorial' forgé par George Steiner, il souligne que « tout un pan de la littérature occidentale du XX^e siècle est 'extraterritoriale' et

⁴⁷ G. DELEUZE et F. GUATTARI, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? », in *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 29-50.

⁴⁸ P. CASANOVA, *op. cit.*, p. 287 ff.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 292.

⁵⁰ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *op. cit.*, p. 29.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² C. MEYER, « Vorwort », in C. Meyer (Hrsg.) *Kosmopolitische 'Germanophonie'. Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 17.

⁵³ E. W. SAID, « Réflexions sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais*, traduit de l'américain par Charlotte Woillez, Paris, Actes Sud, 2008, p. 245.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 241.

est une littérature portant sur et créée par des exilés, qui fait de notre ère celle des réfugiés⁵⁵ ». Il s'agit d'une littérature traversée de « visions interculturelles et transnationales⁵⁶ ».

Dans le monde germanique, la période emblématique d'un nationalisme criminel, raciste et antisémite, celle du régime national-socialisme (1933-1945), suscite parmi les exilés le développement de théories critiques opposées, réactives ou alternatives à toute conception emphatique de la nation.

Le démontage de la nation

Ainsi, Elias Canetti, auteur germanophone, qui se dit « écrivain autrichien », mais non Autrichien⁵⁷, né en Bulgarie dans une famille judéo-espagnole, ayant vécu une partie de sa jeunesse en Angleterre et en Suisse, abandonne la littérature pendant son exil d'Autriche en 1939 pour se consacrer pendant vingt ans à son opus magnum *Masse et puissance* paru en 1960 dans lequel « il analyse les mécanismes qui ont conduit au nazisme et démonte l'idée de nation⁵⁸ ». Il associe les nations aux religions et les décrit comme des « produits autochtones du psychisme des masses⁵⁹ ».

Antidote à la nation : la redécouverte de la « Welt-Literatur »

La notion goethéenne de « littérature mondiale » (1827) fournit le point de départ des réflexions d'Erich Auerbach, professeur de philologie romane, qui, dans le prolongement de son ouvrage de 1946 *Mimesis*, publie en 1952 un article intitulé « Philologie der Weltliteratur ». Il est alors exilé aux États-Unis, après avoir été « destitué par l'administration nazie de sa charge d'enseignement à l'Université de Marburg⁶⁰ », puis avoir occupé une chaire de romanistique à Istanbul de 1936 à 1947, où il succède à Leo Spitzer. Auerbach part d'une interrogation sur le sens actuel et à venir de l'expression de Goethe « Welt-Literatur » et conclut à une homogénéisation et à une standardisation de la « civilisation planétaire⁶¹ », qui serait à la fois « la réalisation et la ruine de l'idée de littérature mondiale » goethéenne⁶². Dans ses conversations avec Goethe, Eckermann en effet relate à la date du 31 janvier 1827 les considérations formulées par Goethe qui vient de terminer la lecture d'un roman chinois. Constatant que le talent poétique n'a pas de frontière et est un bien commun à l'humanité, Goethe conclut au caractère révolu de la littérature nationale. Le temps est à la *Welt-Literatur*, selon la graphie de Goethe. Deux ans plus tard, dans ses écrits sur l'art et l'Antiquité, Goethe mettra en relation la littérature mondiale et l'industrialisation à l'origine du développement du commerce, des échanges et de la communication.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 241-242.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 242.

⁵⁷ C. MEYER, « Elias Canetti et le refus de la nation », *Austriaca*, n° 67-68, (Hommage à Felix Kreissler. Études réunies par Ute Weinmann), 2008-2009, p. 195.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 200.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 195.

⁶⁰ E. AUERBACH, « Philologie de la littérature mondiale », traduit de l'allemand par Diane Meur et présenté par C. Pradeau, in C. Pradeau et T. Samoyault (dir.), *Où est la littérature mondiale ?* Saint-Denis, PUV, coll. « Essais et Savoirs », 2005, p. 16.

⁶¹ *Ibid.*, p. 29.

⁶² *Ibid.*, p. 26.

L'article d'Auerbach s'interroge sur la manière dont la philologie peut « relever le défi » de « ce passage en régime mondial de la littérature⁶³ » et se termine par le constat de la nécessité imposée au philologue de dépasser le niveau national :

Ce qui est sûr, c'est que notre patrie philologique est la terre ; ce ne peut plus être la nation. Sans doute, la chose la plus précieuse et indispensable dont hérite le philologue est-elle la langue et la culture de sa nation ; mais elle ne prend effet que lorsqu'il s'en sépare et la dépasse. Dans un contexte différent, il nous faut revenir à cet acquis de la culture pré-nationale du Moyen Âge : l'idée que l'esprit n'est pas national⁶⁴.

La nation, un concept obsolète ? : les « littératures postnationales »

Partant de la même prémisse qu'Auerbach et que Goethe – c'est-à-dire du constat d'un univers mondialisé que dominent les mouvements migratoires – mais allant plus loin qu'eux, une tendance récente de la germanistique entend prendre acte de l'échec du projet national conçu comme volonté de faire se correspondre territoire étatique et identité collective⁶⁵ et, par conséquent, déclare caduque la notion de littérature nationale⁶⁶. Cette perspective postnationale s'appuie sur un corpus de textes d'écrivains que rassemble une expérience commune de la migration (« *Migrationsliteratur* ») ou d'une identité culturelle multiple⁶⁷, et dont l'écriture se caractérise avant tout par sa faculté à s'élever au-dessus des frontières. On retrouve le terme d'« extraterritorialité⁶⁸ ». Par le décalage entre la langue d'expression et les univers culturels et territoriaux qu'elle convoque, l'écriture de ces écrivains inflige un démenti à l'idée herderienne de (*Kultur-*)*Nation*, entendue comme équivalence entre une langue, un peuple, et une culture⁶⁹, aussi bien qu'à l'idée de « territoires homogènes en matière culturelle, linguistique, ethnique⁷⁰ ». Le concept de 'germanophonie' proposé pour désigner ces écritures extraterritoriales de langue allemande opère volontairement un rapprochement problématique⁷¹ entre ce qu'on désigne communément en français par « germanophone », c'est-à-dire les auteurs de langue allemande mais non de nationalité allemande, venus d'Autriche, de Suisse, du Luxembourg, et la notion de 'francophonie' qui renvoie aux auteurs de langue française issus de l'ancien empire colonial français⁷². Par là, le terme de « germanophonie » se réfère « de manière volontairement provocante⁷³ » à un horizon colonial et post-colonial qui à proprement parler ne correspond pas à la situation historique de l'Allemagne mais permet de dévoiler les relations asymétriques et les rapports

⁶³ C. PRADEAU et T. SAMOYAUULT, « Introduction », in ID. (dir.), *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis, PUV, coll. « Essais et Savoirs », 2005, p. 7.

⁶⁴ E. AUERBACH, *op. cit.*, p. 37.

⁶⁵ G. ISEKENMEIER, « Transnational/Transnationalität », in Ansgar Nünning (Hrsg.) *Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie. Ansätze – Personen – Grundbegriffe*, Stuttgart, Weimar, 2008, p. 727.

⁶⁶ C. MEYER, « Vorwort », in C. Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische 'Germanophonie'. Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 10.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁸ *Ibid.*, p.18.

⁶⁹ D. KIMMICH et S. SCHAHADAT, « Einleitung », in ID. (Hrsg.), *Kulturen in Bewegung. Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, transcript Verlag, 2012, p. 7.

⁷⁰ D. LASSALLE et D. WEISSMANN, « Introduction. Ex(tra)territorial: du droit aux littératures, langues et cultures », in ID. (dir.), *Ex(tra)territorial: les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question / Reassessing Territory in Literature, Culture and Languages*, Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « IFAVL », 2014, p. 15.

⁷¹ C. MEYER, *op. cit.*, p. 15.

⁷² *Ibid.*, p. 11.

⁷³ *Ibid.*, p. 16.

de domination qui déterminent le comportement des institutions littéraires face à ces littératures extraterritoriales. Le préfixe « post- » de l'adjectif 'postnational' vise davantage à mettre en évidence le caractère à la fois réducteur et potentiellement hégémonique du concept de nation, pour lui opposer la pluralité des sociétés et des expériences politico-littéraires contemporaines, qu'à définitivement congédier le concept de 'nation'. Comme le suggère le recours à la rhétorique du centre et de la périphérie constitutive de l'appel au « décentrement de l'histoire culturelle et littéraire⁷⁴ », la nation, reste, précisément dans le rejet dont elle fait l'objet, le point focal autour duquel continuent de graviter – en mode négatif – les considérations contemporaines.

En guise de conclusion

La littérature a-t-elle encore quelque chose à voir avec le concept de nation ? On pourrait distinguer trois manières contemporaines de répondre à la question.

1/ L'approche des études culturelles, telle qu'on la retrouve dans l'ouvrage de Katharina Grabbe, Sigrid G. Köhler et Martina Wagner-Egelhaaf, permet de montrer d'une part, qu'en dépit du contexte de globalisation et de migration, la nation reste une référence dans l'imaginaire et la fabrique culturelle des sociétés – ceux-ci se jouant en grande partie dans la littérature ; et, d'autre part, qu'une perspective postcoloniale accorde à la littérature un rôle non négligeable dans la pensée de la nation. Ainsi, les auteures mettent à profit les acquis des recherches sur l'inter- et la transculturalité et le paradigme crucial de la différence, et non plus de l'identité, pour penser à nouveaux frais l'imaginaire, en particulier littéraire, de la nation⁷⁵.

2/ Une deuxième approche adossée aux théories anglo-saxonnes du pluralisme (notamment John Dewey, William James⁷⁶), qui se fait jour dans la thèse de littérature comparée de Vincent Message, intitulée *Romanciers pluralistes*, congédie le terme de « nation ». Analysant cinq romans, respectivement de Musil, Pynchon, Rushdie, Fuentes et Glissant, qu'il nomme « romans de la collectivité », Message définit le « nous » qui s'y exprime sans recourir au terme de « nation ». Il lui préfère l'idée de pluralisme, car ce « nous », selon lui, « n'est pas celui de communautés liées par des solidarités traditionnelles mais le *nous* beaucoup plus délicat à concevoir des sociétés contemporaines », caractérisées par « une pluralité de cultures, d'appartenances religieuses, de courants politiques ou de modes de vie⁷⁷ ». Ancrée dans une analogie entre roman et société⁷⁸, la notion de pluralisme permet de lier analyse de l'écriture – que Message décrit comme une écriture du divers, déroutante, dialogique, entremêlant niveaux de narration et points de vue multiples, brouillant les frontières entre les genres et les styles, jouant avec la fiction et la théorie des mondes possibles – et question politique de la communauté. Cette dernière est appréhendée à l'aune d'une « vision différenciée des heurts culturels à l'opposé du choc des civilisations⁷⁹ », qui, pour autant, n'occulte pas les contradictions et conflits qui fondent l'idée de pluralisme.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁵ K. GRABBE, S.G. KÖHLER, et M. WAGNER-EGELHAAF, « Das Imaginäre der Nation », in ID. (Hrsg.), *Das Imaginäre der Nation. Zur Persistenz einer politischen Kategorie in Literatur und Film*, Bielefeld, transcript verlag, 2012, p. 7-23.

⁷⁶ V. MESSAGE, *Romanciers pluralistes*, Paris, Seuil, 2013, p. 37-53.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 59

⁷⁹ *Ibid.*, p. 105.

3/ Une troisième approche, dominée par le paradigme spatial, recourt à la notion juridique de territoire comme élément catalyseur des dérives de l'idée de nation au XX^e siècle. Son envers, l'extraterritorialité (version plutôt anglo-saxonne de la notion) ou l'exterritorialité (versant plutôt francophone), y apparaît comme recelant des possibilités de se libérer du carcan de la nation et des catastrophes engendrées en son nom. Se plaçant dans les pas de George Steiner, mais aussi de Deleuze et Guattari, dont les théories sont relues comme des pensées de l'exterritorialité, l'ouvrage *Ex(tra)territorialité* dirigé par Didier Lassalle et Dirk Weissmann a également le mérite de rappeler à quel point la pensée du territoire, et par extension celle de nation, domine l'outillage conceptuel de la recherche en littératures, langues et cultures étrangères, se condensant notamment dans le terme « d'aire culturelle ou linguistique⁸⁰ ».

In fine la question du rapport entre littérature et nation conduit à s'interroger sur les limites et le périmètre de nos disciplines, et invite à faire retour sur la démarche au fondement même de nos recherches. Car la question permet de mettre le doigt sur un implicite méthodologique que Lassalle et Weissmann appellent « un certain nationalisme méthodologique⁸¹ », inhérent au questionnement lui-même. Dès lors, il s'agirait plutôt de savoir comment – à travers quel prisme, sous quelles latitudes et à quelles conditions – les études germaniques, par exemple, peuvent ne pas avoir à voir avec l'idée de nation.

Bibliographie

- ASSMANN, Aleida, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses* [1999], München, Beck, 2011.
- AUERBACH, Erich, « Philologie de la littérature mondiale », traduit de l'allemand par Diane Meur et présenté par C. Pradeau, in C. Pradeau et T. Samoyault (dir.), *Où est la littérature mondiale ?* Saint-Denis, PUV, coll. « Essais et Savoirs », 2005, p. 25-37.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957.
- BELLER, Manfred, *Eingebildete Nationalcharaktere*, Göttingen, V&R unipress, 2006.
- BERMAN, Antoine, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1984.
- CANETTI, Elias, *Masse und Macht*, Hamburg, Claassen Verlag, 1960.
- CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des lettres* [1999], Paris, Seuil, 2008.
- COMBE, Dominique, « Styles et identités nationales dans les littératures francophones », in D. Denis et al. (dir.), *Au Corps du texte. Hommages à Georges Molinié*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 397-407.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure ? », in *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 29-50.
- ECKERMAN, Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, 1835.
- ENZENSBERGER, Hans Magnus, « Nachwort », in *Museum der modernen Poesie* [1960], Frankfurt am Main, Suhrkamp Taschenbuch, Bd. 2, 1980, p. 765-784.
- ESPAGNE, Michel, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 1999.

⁸⁰ D. LASSALLE et D. WEISSMANN, *op. cit.*, p. 23.

⁸¹ *Ibid.*, p. 17.

- ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael, *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988.
- FINK, Gonthier-Louis, « Réflexions sur l'imagologie : stéréotypes et réalités nationales dans une perspective franco-allemande », *Recherches germaniques*, t. XXIII, 1993, p. 3-31.
- FLORACK, Ruth, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen : nationale Stereotype in deutscher und französischer Literatur*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 2001.
- FRANÇOIS, Etienne et SCHULZE, Hagen, « Volk » in *Deutsche Erinnerungsorte* [2001], München, Verlag C. H. Beck, Bd. 1/3, 2009, p. 273-274.
- KAFKA, Franz, « 25 décembre 1911 », in *Journal*, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Paris, Grasset, 1954, p. 206-209.
- GRABBE, Katharina, KÖHLER, Sigrid G. et WAGNER-EGELHAAF, Martina, « Das Imaginäre der Nation », in ID. (Hrsg.) *Das Imaginäre der Nation. Zur Persistenz einer politischen Kategorie in Literatur und Film*, Bielefeld, transcript verlag, 2012, p. 7-23.
- ISEKENMEIER, Guido, « Transnational/Transnationalität », in Ansgar Nünning (Hrg.), *Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie. Ansätze – Personen – Grundbegriffe*, Stuttgart, Weimar, 2008, p. 727.
- KIMMICH, Dorothee et SCHAHADAT, Schamma, « Einleitung », in ID. (Hrsg.), *Kulturen in Bewegung. Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, transcript Verlag, 2012, p. 7-21.
- LASSALLE, Didier et WEISSMANN, Dirk, « Introduction. Ex(tra)territorial : du droit aux littératures, langues et cultures », in ID. (dir.), *Ex(tra)territorial: les territoires littéraires, culturels et linguistiques en question / Reassessing Territory in Literature, Culture and Languages*, Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « IFAVL », 2014, p. 9-23.
- MESSAGE, Vincent, *Romanciers pluralistes*, Paris, Seuil, 2013.
- MEYER, Christine, « Vorwort », in C. Meyer (Hrsg.), *Kosmopolitische 'Germanophonie'. Postnationale Perspektiven in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 9-30.
- MEYER, Christine, « Elias Canetti et le refus de la nation », *Austriaca*, n° 67-68, (Hommage à Felix Kreissler. Études réunies par Ute Weinmann), 2008-2009, p. 141-203.
- MÜNKLER, Herfried, *Die Deutschen und ihre Mythen* [2009], Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuchverlag, 2011.
- NEAU, Patrice, « 'De l'Allemagne', mais de quelle Allemagne ? Réflexions sur une exposition controversée », *Allemagne d'aujourd'hui*, CCIV, avril-juin 2013, p. 7-18.
- NEUHAUS, Stefan, *Literatur und nationale Einheit in Deutschland*, Tübingen, Francke Verlag, 2002.
- PRADEAU, Christophe et SAMOYAUULT, Tiphaine, « Introduction », in ID. (dir.), *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis, PUV, coll. « Essais et Savoirs », 2005, p. 5-11.
- SAID, Edward W., « Réflexions sur l'exil », in *Réflexions sur l'exil et autres essais*, traduit de l'américain par Charlotte Woillez, Paris, Actes Sud, 2008, p. 241-257.
- THIESSE, Anne-Marie, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle* [1999], Paris, Seuil, 2001.
- WERNER, Michael, « La place relative du champ littéraire dans les cultures nationales. Quelques remarques à propos de l'exemple franco-allemand », in M. Werner et M. Espagne (dir.) *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 1994, p. 15-30.

WERNER, Michael et ESPAGNE, Michel, « Avant-propos », in ID. (dir.), *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 1994, p. 7-11.

Notice biographique

Ancienne élève de l'ENS (Ulm), agrégée d'allemand, docteure en études germaniques, Bénédicte Terrisse est maître de conférences à l'Université de Nantes. Ses recherches portent sur la littérature germanophone contemporaine, notamment les rapports entre littérature et histoire, littérature et matérialité, ainsi que sur l'histoire littéraire et l'auctorialité. Elle a consacré sa thèse à l'étude de l'auctorialité dans l'œuvre de l'écrivain est-allemand Wolfgang Hilbig (1941-2007).